

LA CITÉ FABULEUSE

PREMIÈRE CONJURATION

Mylène

Cris de surprise, pas qui se précipitent, exclamations. Rémy Charvin lisait *Le Monde* sur un fauteuil du jardin du Luxembourg ; il releva un instant la tête, puis haussa les épaules, affectant l'indifférence. Un enfant s'était sans doute blessé en tombant. Il se replongea dans son article, bien décidé à ignorer les bruits parasites. Ce fut leur disparition qui le tira à nouveau de son isolement. Il s'était prémuni contre pleurs et hurlements, en revanche il fut dérangé par la densité du silence. Agacé, il se redressa et glissa le journal dans sa poche, sa lecture était définitivement gâtée. À vingt-neuf ans, il commençait à prendre des habitudes de vieux garçon quand il n'était pas en reportage ; la lecture du quotidien du soir dans un fauteuil, face au cerf de bronze du jardin anglais du Luxembourg, était devenue un rite de chaque fin d'après-midi. Il jeta un coup d'œil, prêt à s'éloigner. À peu de distance, quelques personnes formaient un demi-cercle autour d'un banc qu'elles dérobaient partiellement à sa vue. Charvin était journaliste, spécialisé dans les questions de politique étrangère, et il avait horreur de jouer les badauds de faits divers. Néanmoins, la curiosité l'emporta et il s'approcha.

— Elle n'y était pas voilà deux minutes, affirmait un monsieur péremptoire. Je suis passé là il y a un instant.

— Ne dites pas de sottises, lui répondit une femme, elle n'est pas tombée du ciel. Il faut prévenir un gardien.

Charvin glissa un œil. Une jeune fille blonde était étendue sur un banc, endormie ou évanouie. Si sa beauté exceptionnelle – on aurait cru un marbre antique – frappait tout d'abord, sa tenue ne surprenait pas moins. Elle portait une tunique blanche rehaussée de broderies d'or, une tunique qui lui laissait une épaule et les jambes nues. Rien d'autre : ni bas ni chaussures, probablement pas de sous-vêtements si l'on en jugeait par la transparence de la légère étoffe qui la recouvrait. Pourtant on était à la mi-octobre et une bise aigre soufflait. Rémy Charvin appréciait la beauté des femmes et, malgré sa répugnance à intervenir personnellement, il écarta les badauds et secoua doucement la jeune fille.

— Mademoiselle, réveillez-vous. Vous ne pouvez rester là, vous allez prendre froid. Êtes-vous souffrante ?

Elle ouvrit les yeux, des yeux à l'iris noir, et il reçut comme un choc l'intensité de ce regard sombre. Un regard qui reflétait incompréhension, surprise, colère, mais ni crainte ni affolement. La jeune fille devait avoir une grande emprise sur elle-même. Sa voix était ferme quand elle lui demanda :

— Qui es-tu ?

Il fut surpris du tutoiement.

— Mon nom est Charvin, je suis journaliste. Il ne faut pas rester là, vous allez attraper mal. Que s'est-il passé ?

— Comment êtes-vous arrivée sur ce banc ? Vous n'y étiez pas il y a un instant, insista l'homme qui avait parlé en premier.

Sans lui prêter attention, la jeune fille se redressa et regarda autour d'elle. Elle paraissait déconcertée, comme si elle découvrait ce paysage pour la première fois. Après avoir fait un tour sur elle-même, elle reporta son regard sur les gens qui l'entouraient, un regard dur qui contrastait avec sa frêle silhouette. Charvin pensa qu'elle ne devait guère avoir plus de vingt ans ; fana de ciné, il pensa à l'Aphrodite de *One touch to Venus*. Mais Ava Gardner était brune tandis que la blondeur de cette fille

accentuait encore la ressemblance avec la déesse de la beauté ; à vrai dire, l'inconnue était beaucoup plus que belle, somptueuse. Se sentant un peu bête de la dévorer ainsi des yeux, il chercha vainement quelque chose à dire. Elle rompit le silence, s'adressant uniquement à lui, peut-être parce qu'il n'était pas tellement plus âgé qu'elle.

— Emmène-moi, s'il te plaît.

Il y eut quelques murmures outrés chez les gens qui les entouraient. Peut-être croyaient-ils à un coup monté, ou la prenaient-ils pour une dragueuse. Qu'importait après tout. Il voulut retirer sa veste et l'offrir à la jeune fille.

— Je n'ai pas froid. Allons.

— Où voulez-vous... veux-tu aller ?

— N'importe où.

— Tu dois bien habiter quelque part...

— Je ne sais pas.

— Comment tu ne sais pas ? Tu veux dire que tu ne te rappelles pas ?

Elle fit un signe d'assentiment. Elle s'était mise à marcher d'un bon pas, droit devant elle, traversant une pelouse interdite, et il dut la prendre par le bras pour la ramener dans une allée.

— Comment t'appelles-tu ?

— Mylène.

— Mylène comment ?

— Je n'ai pas d'autre nom.

— C'est impossible, c'est juste un prénom, tout le monde a un nom de famille. D'où viens-tu ?

— Je ne sais pas.

La fille l'intéressait plus par sa beauté hors du commun, si bien mise en valeur par son vêtement anachronique, que par le petit mystère qui l'entourait. Néanmoins, il estima qu'il devait tenter de le dissiper et décida de prendre le risque de la ramener chez lui. Il chercha à la rassurer.

— Tu as dû subir un choc et oublier ; c'est une forme bénigne d'amnésie. Je vais te conduire chez moi et, là, nous aviserons. Ton amnésie peut avoir rapport avec ce vêtement que tu portes ; personne ne s'habille ainsi aujourd'hui. On dirait une tunique grecque comme on en voit dans les péplums *made in Italy*. J'adore les péplums. Tu travailles peut-être dans le ciné ou dans un cabaret ?

— Ciné ? Cabaret ? Qu'est-ce que c'est ?

Cette fois, il observa l'inconnue avec stupeur, se demandant si elle se moquait de lui. Rien ne l'indiquait : son visage restait sérieux, elle n'avait pas encore souri une seule fois. Curieusement, elle ne paraissait pas incommodée par le froid et sa chair ne se hérissait pas sous l'effet de la bise. Ses cheveux d'un blond très pâle flottaient autour d'elle, comme animés d'une vie indépendante. Elle devait être étrangère car elle parlait le français avec un accent indéfinissable. Rien d'anglo-saxon, peut-être l'Europe centrale. Paumée et superbe, elle déconcertait Charvin qui pensait pourtant avoir une grande expérience des femmes. Qu'elle ait perdu la mémoire, soit ; mais dans une telle situation une fille panique, s'affole, à tout le moins pleure. Ici, rien. C'est elle qui semblait le conduire dans son appartement et non l'inverse.

En arrivant rue de Médicis, il dut la retenir, elle se serait jetée sous une voiture. Il la tint fermement par le bras jusqu'à chez lui, au bas de la rue Monsieur-le-Prince. Peut-être une fois restaurée et réchauffée retrouverait-elle des souvenirs ? La présence de Mylène allait lui poser des problèmes avec Nathalie, son amie du moment ; heureusement, ils ne vivaient pas ensemble. Il se demanda s'il agissait par altruisme, curiosité ou désir, puis haussa les épaules. Il laissait l'introspection aux autres. Pour lui, les actes étaient plus importants que leur motivation. Il avait emmené cette fille chez lui, voilà tout.

Mais une fois arrivé, il ne sut plus trop que faire. À ses questions, elle répondait : « Je ne sais pas », ou : « Je dois rentrer chez moi. »

Elle avait refusé toute boisson, toute nourriture, toujours sans sourire mais sans brusquerie. Elle était parfaitement calme, comme si elle ne se rendait pas compte de ce que cette situation pouvait avoir d'insolite, d'équivoque même.

— Voyons, tu dois bien te rappeler quelque chose. Fais un effort.

Elle réfléchit longuement, parut hésiter comme si elle allait prendre un risque, puis reconnut :

— Il existe un lieu d'où je pourrais retourner là où je vis, le domaine de R.

— Où est-ce ?

— Je ne sais pas. Tu ne le connais pas ?

— Grands dieux, non. Je n'en ai jamais entendu parler, et je te rappelle que je suis journaliste. Si cet endroit était connu, je le saurais.

Elle parut déconcertée.

— Ah ! si, autre chose... Il y a deux personnes qui devraient savoir. Didier et Sandra. Josette doit être morte à l'heure qu'il est.

— Sandra qui ? Didier qui ? Les prénoms ne suffisent pas, bon sang, il faut les noms de famille ! Tu es une drôle de créature, sais-tu ?

— Je ne leur connais pas d'autres noms. Chez moi, on n'utilise que les prénoms, il est vrai que nous ne sommes pas très nombreux. Vous paraissez être une multitude dans cette ville ; je n'ai jamais vu autant de gens. Combien y a-t-il d'habitants dans ton pays ?

— Cinquante-cinq millions. Il doit y avoir des dizaines de milliers de Sandra et de Didier.

— Milliers...

Cette fois la jeune fille parut déconcertée, comme si ce nombre dépassait son entendement.

— Je ne pensais pas que vous étiez si nombreux. Je... je vais être perdue dans cette foule...

— Surtout sans papiers ni argent ; t'affole pas, je ne te laisserai pas tomber. Enfin, quelques souvenirs commencent à te revenir ; tout espoir n'est pas perdu. Fais un effort, tu dois bien connaître les noms complets de tes amis.

Elle secoua la tête.

Charvin se mit à arpenter le studio ; il aimait à marcher de long en large quand il réfléchissait. Il alluma une Gitane et tendit le paquet à Mylène qui eut un geste de refus, ou d'ignorance. Il vint s'appuyer contre la bibliothèque surchargée de revues, de journaux et de livres. Là, à travers les volutes de fumée, il considéra la jeune fille, assise très droite sur une chaise, pratiquement immobile depuis son arrivée. Toujours aucun signe d'inquiétude, elle attendait tout simplement ; mais qu'attendait-elle ?

— Il va falloir prévenir la police, ils ont les moyens de retrouver ta famille, reprit-il. S'il le faut on publiera ta photo dans *France-Soir*, quelqu'un reconnaîtra bien une aussi jolie fille que toi.

— C'est inutile, je n'ai pas de famille. Personne ne peut me reconnaître. Je ne suis pas d'ici.

— Tu es étrangère, d'accord. En situation irrégulière peut-être. Tu ne veux pas mêler la police à ça, hein ? Je ne suis pas un mouchard, tu peux me faire confiance. D'où viens-tu ?

Un chat apparut par la fenêtre du studio mansardé qu'occupait Charvin, jeta un coup d'œil rapide, puis sauta sur une terrasse proche. Mylène parut soulagée, se précipita vers la fenêtre et tenta vainement de l'ouvrir.

— Il doit savoir, lui. Je vais lui demander.

— Demander à un chat ! Mais tu es folle, les chats ne parlent pas ! Allons, sois sérieuse.

Elle parut surprise.

— Les chats ordinaires non, mais n'avez-vous pas des Maîtres-chats doués de parole ?

— Des quoi ? Qu'est-ce que ce conte pour enfants ?

Elle revint s'asseoir. Elle ne pleurait pas, restait calme, pourtant on sentait l'étendue de son désarroi. Charvin hésitait, par moments il était persuadé qu'elle se riait de lui, à d'autres il se demandait si elle n'avait pas l'esprit dérangé. Son comportement même était déconcertant, ainsi elle n'avait pas su tourner la crémone pour ouvrir la fenêtre et chaque objet usuel paraissait lui être étranger. Elle avait sursauté quand il avait allumé l'électricité, il aurait juré que le phénomène était nouveau pour elle. Pourtant elle ne posait aucune question, elle se contentait de rester immobile et le regardait aller et venir ; il finit par se sentir gêné devant ce regard posé sur lui. Son physique ne lui avait pourtant jamais posé de problème, grand, bien bâti, la calvitie frontale distinguée, il savait qu'il plaisait aux femmes. Mais devant une créature de la perfection de Mylène, il se sentait soudain contrefait, laid.

Le silence s'éternisait quand une clef tourna dans la serrure. Nathalie arrivait, sans prévenir comme toujours. La jeune femme, une brune bien en chair qui venait de coiffer Sainte-Catherine, portait un sac à provisions. Elle avait décidé d'improviser un dîner d'amoureux. Elle s'arrêta net en apercevant Mylène.

— Je dérange, peut-être.

Le ton était aigre, annonciateur de la dispute à venir. Nathalie savait le journaliste volage et peu enclin aux liaisons permanentes. Certes, lui faire des scènes risquait de hâter leur séparation, mais sa jalousie naturelle ne pouvait tolérer la présence d'une rivale. Une jeune stagiaire un peu trop empressée les avait récemment conduits au bord de la rupture. Rémy se hâta de lui raconter les événements en insistant lourdement sur l'amnésie et la situation irrégulière de Mylène. C'était sa seule justification pour avoir ramené l'inconnue chez lui. Nathalie ne fut pas dupe.

— Quel cœur généreux ! C'est curieux, l'autre soir, l'Africain qui ne savait où passer la nuit, tu ne lui as pas proposé de partager ton lit. Toi, la fille, les flics te recherchent ?

— Les flics ? Qu'est-ce que c'est ?

— Elle se fout de moi, ta copine. Les flics, la police, les poulets, les keufs, ça te dit quelque chose ?

Mylène secoua négativement la tête. Rémy était aussi surpris que son amie, toutefois il n'osait intervenir de crainte de déclencher une crise. Le vocabulaire de l'inconnue était relativement étendu et elle s'exprimait en français sans difficulté – manifestement, elle pensait dans cette langue et ne traduisait pas comme le font souvent les étrangers –, mais le sens de bien des mots courants paraissait lui être inconnu. Or, Nathalie s'emportait facilement, et les réponses absurdes de Mylène n'allaient pas faciliter les choses. Une nouvelle fois l'idée qu'elle se moquait d'eux traversa l'esprit de Rémy. Mais pourquoi ? Qu'aurait-elle à y gagner ? Il tenta de se faire petit dans un coin de la pièce, après tout, que les deux femmes se débrouillent entre elles.

— Tu es camée ou quoi ?

Nathalie s'était approchée de Mylène et scrutait ses pupilles. Elles restèrent ainsi un bref instant, s'affrontant du regard, puis l'amie de Rémy se redressa et, à la profonde surprise de Charvin, ajouta :

— Elle ne peut pas rester habillée ainsi, elle va attraper la mort dehors ou se faire violer dans la rue. Bon, Rémy, tu peux nous attendre ou venir avec nous, j'emmène ta petite copine pour lui trouver quelques fringues. J'ai un vieil imper ici, elle va le passer pour sortir.

Il suivit, renonçant à comprendre la tournure prise par les événements, ahuri de leur enchaînement rapide. L'acceptation de Mylène par Nathalie le stupéfiait, sa générosité aussi car elle n'avait qu'un salaire de vendeuse dans une librairie du quartier. Il se dit que Mylène devait faire partie de ces êtres rares qui savent déclencher des sympathies immédiates. D'ailleurs, elle acceptait tout comme un dû, une évidence. Une fois dehors, il la regarda marcher derrière Nathalie qui était pourtant plutôt jolie. Malgré ses pieds nus et son imperméable trop court, Mylène avait un port de reine ; les hommes ne s'y trompaient pas qui ne regardaient qu'elle. Si elle s'était promené dans sa tunique ultra-courte, elle aurait provoqué des attroupements. Déjà, tout à l'heure, il avait préféré emprunter des rues peu fréquentées pour la conduire chez lui.

Par deux fois, il fallut retenir Mylène qui traversait les rues sans le moindre regard pour la circulation. Tout paraissait la surprendre, mais elle ne faisait aucun commentaire. Elle donnait l'impression d'être totalement perdue et, pourtant, de se sentir capable de dominer la situation. « Exactement comme si elle se sentait d'essence supérieure, songea-t-il. Elle consent à ce que nous nous occupions d'elle. Sans plus. Elle est capable de disparaître demain sans un mot de remerciement. Quelle fille incroyable ! Elle me rappelle le chat de mes parents, hautain, indifférent, à qui tout était dû, et qui a fini par nous quitter pour le crémier du bout de la rue ! Quelle comparaison, je deviens gâteaux. » Rémy s'était adossé à la vitrine d'une boutique de la rue de Seine, et soliloquait. Il avait préféré attendre les deux femmes hors de la friperie dont il ne supportait pas l'atmosphère branchée. Puisque, contre toute attente, Nathalie avait pris l'inconnue sous son aile, mieux valait la laisser faire. Mylène ressortit très vite vêtue d'un blue-jean, d'un pull à col roulé et de chaussures plates. Elle portait sa tunique et le vieil imper dans une poche plastique.

— Eh bien, vous avez été rapides. Je pensais devoir attendre une plombe.

— 90-60-88, commenta Nathalie, tu choisis bien tes demoiselles en détresse. C'est la plus belle nana que j'aie jamais vue à poil. Elle va venir coucher chez moi, pas chez toi. Il y a des tentations qu'il vaut mieux ne pas infliger à un homme, à toi en particulier. On se bouffe une petite pizza ? Tu sais ce que c'est, ma belle ?

— Non, ni bouffe ni pizza.

— Ah ! cela m'aurait étonnée. Où vivais-tu, sur la Lune ? Tu sais ce que c'est que la Lune, au moins ?

— On m'en a parlé, mais je ne l'ai jamais vue, répondit tranquillement Mylène.

— Je pense qu'elle a reçu un choc et qu'elle est amnésique, intervint Rémy. Ça va lui passer, la mémoire revient toujours au bout d'un certain temps.

— Si elle ne se fait pas écraser avant. Vu comme elle traverse, c'est pas dit. Allez, venez les copains, je connais une pizzeria pas loin.

Au restaurant, Mylène mangea très peu, but encore moins et éluda toutes les questions. À voir la façon dont elle considérait les plats, il était évident qu'elle ignorait tout de la cuisine italienne. Elle ne manifestait ni plaisir à partager ce repas ni impatience, tout au plus une certaine curiosité pour ce qui l'entourait. Elle paraissait détachée de tout, indifférente à son sort. Rémy était agacé et gêné de voir les hommes présents la dévorer des yeux, l'un d'eux eut même droit à une scène pénible de sa femme. Mylène ne parut pas y prêter attention ; en esprit, elle était certainement ailleurs, bien loin de ce bistrot de la rue de Buci. Ce fut seulement au dessert qu'elle sortit de sa rêverie pour demander :

— Existe-t-il des nymphes ici ?

— Elle est dingue ta copine, commenta seulement Nathalie tout en engloutissant une glace à la chantilly.

— Des nymphes ? Tu veux parler des larves d'insectes ou des divinités ?

Voyant qu'elle ne comprenait pas, il ajouta :

— Des jeunes filles qui vivent dans les bois comme dans la mythologie grecque ?

— Oui, c'est bien cela.

Il rit.

— Non, la mythologie n'est qu'un ensemble de légendes, créées sans doute par les rêves des hommes. Dans la réalité, on ne rencontre pas de nymphes, satyres, dragons ou licornes et, à mon avis du moins, pas davantage de dieux. Toutes ces créatures sont nées dans l'imaginaire.

— Moi, je crois en Dieu, coupa Nathalie. Il faut croire en quelque chose.

— Tu établis une distinction entre les rêves et la réalité, observa Mylène, c'est intéressant.

— Que veux-tu dire par là ? C'est une évidence, et pourquoi cette question sur les nymphes ?

— C'est sans importance. Merci pour ce repas, il était meilleur qu'à Néag ou même à Samarcande.

— Samarkand, c'est en Asie soviétique. Es-tu russe ?

— Non. Ce n'est sûrement pas la même ville, ne cherche pas.

Mylène s'enferma dans ses pensées comme si elle méditait ce qu'elle venait d'apprendre sur la mythologie. Son visage s'était quelque peu assombri. Rémy avait déjà payé l'addition quand elle sortit de son mutisme pour poser une autre question.

— Une chose me surprend, il y a des enfants dans les rues. Ne doivent-ils pas rester chez eux jusqu'à un certain âge ?

Nathalie regarda autour d'elle, aperçut un couple avec un bébé et se méprit sur le sens de la question.

— Ce bébé serait mieux au lit à cette heure-ci, c'est vrai, les parents sont inconscients.

— Je ne parlais pas de l'heure, mais de l'âge. Chez nous, on ne laisse pas sortir les enfants avant quinze ans.

— Non, mais ça va vraiment pas. Quinze ans ! Et comment iraient-ils à l'école ? Allez, ma petite, il est temps de te reposer, venez, on se tire.

— Je vais avec Rémy, dit Mylène.

Charvin sentit son sang se figer. Nathalie allait exploser, d'autant qu'il se sentait de plus en plus attiré par Mylène et l'avait déshabillée des yeux pendant le repas, tout autant que les autres mâles présents. La jeune femme n'avait pu manquer de s'en rendre compte. Pourtant, au lieu des cris attendus, il fut surpris d'entendre :

— D'accord, je vous laisse. Bonsoir.

Nathalie embrassa Mylène, puis effleura les lèvres de son ami d'un rapide baiser et s'éloigna. « Alors ça... », murmura-t-il pour lui-même. Il resta figé un instant avant de prendre la jeune fille par le

bras pour la reconduire chez lui. Il ne comprenait plus rien, mais sentir la chaleur du corps de Mylène près du sien le rendait presque fou de désir. Nathalie l'avait reconnu elle-même, c'était la plus belle femme qu'elle ait jamais rencontrée. Qu'importait ses étrangetés ou les zones d'ombre qui l'entouraient, il s'était tout de suite follement épris d'elle. Peut-être accepterait-elle de rester quelque temps avec lui puisqu'elle n'avait nulle part où aller ? Tant pis pour Nathalie, elle ne comptait plus.

Une fois arrivé à son appartement, il sortit le gros classeur où il rangeait tous ses articles. C'était sans doute un geste puéril, mais il voulait éblouir sa compagne en lui montrant qu'il commençait à devenir un homme connu. Il choisit une coupure du *Monde* et la lui tendit ; elle ne parut pas comprendre son intention et l'interrogea du regard.

— Eh bien, c'est un de mes articles sur la situation au Moyen-Orient. Lis-le, s'il te plaît.

— Désolée, je ne peux pas ; je ne sais pas lire.

Là, il se révolta :

— Tu te moques de moi ; tu parles parfaitement notre langue, donc tu la lis. Tout le monde apprend à lire aujourd'hui, quel que soit le pays où on a été élevé, du moins chez les Occidentaux.

Pour la première fois de la soirée Mylène sourit.

— N'as-tu pas trouvé curieuse l'attitude de ton amie à mon égard ? Loin de me haïr, elle m'a aidée ; loin de me chasser, elle m'a abandonné sa place ; pourtant elle t'aime et se consume de jalousie.

— C'est vrai, j'ai été surpris. J'ai pensé que ta détresse l'avait émue.

— Allons, sois sérieux, tu sais très bien qu'elle m'aurait arraché les yeux si elle avait pu.

— Oui, sans doute. Où veux-tu en venir ?

— N'as-tu pas compris que j'ai contrôlé son esprit ? Je ne sais pas lire, je ne sais pas ouvrir une fenêtre, tu t'en es rendu compte, je ne sais me servir d'aucun des objets qui nous entourent, mais j'ai d'autres pouvoirs !

— C'est impossible ! Aucune femme...

— Aucune femme, oui, mais, vois-tu, je ne suis pas vraiment une femme. Chez moi, on rencontre des chats qui parlent, des licornes broutent l'herbe de la vallée de l'Aï-Dpur, les oiseaux-rocs survolent la plaine de Samarcande et on trouve encore quelques dragons le long du fleuve Rhya. Vois-tu, Rémy, je suis une nymphe du monde des Rêves.